

Sur les traces d'Addi Bâ, héros vosgien d'origine guinéenne

Tollaincourt, petit village des Vosges, a commémoré en 2003 la mémoire de ce tirailleur qui a tant marqué la Résistance locale. Une rue Addi Bâ, une médaille de la Résistance, et plus encore tout un ensemble de souvenirs reviennent illustrer l'album de tous ceux qui s'y sentent de sa famille. Né en 1913 en Guinée, il a été fusillé à Épinal, le 18 décembre 1943. L'auteur, lui-même originaire de Tollaincourt, présente ici un récit à la première personne où la mémoire collective vient enrichir l'histoire d'une région.

par **Etienne
Guillermond**,
journaliste

Soixante ans après son exécution par les Allemands, le 18 décembre 1943 à Épinal, Addi Bâ Mamadou, tirailleur d'origine guinéenne et héros de la Résistance longtemps oublié, a enfin obtenu une reconnaissance officielle de la part de la France. Le 15 juillet dernier, Antoine Maestrati, secrétaire général de la commission nationale de la Résistance française, remettait la médaille de la Résistance à Ibrahima et Hady Bah, deux de ses neveux miraculeusement retrouvés en Guinée. Cet hommage tardif, conquis de haute lutte par Hubert Mathieu, ancien camarade de maquis, après cinq années de bataille administrative, aura révélé une étrange distorsion entre l'histoire officielle – qui, on le sait, n'a jusqu'ici fait que très peu de cas de l'engagement des soldats coloniaux – et le souvenir profond, empreint d'émotion et d'admiration, qu'a laissé Addi Bâ dans la région de Lamarche (Vosges). On s'étonne d'ailleurs qu'aucun historien local, aucun journaliste, aucun témoin de l'époque n'ait eu l'idée de se pencher sur le destin exceptionnel de ce jeune Peul du Fouta-Djalon. À peine âgé de trente ans, il est devenu, entre 1940 et 1943, non seulement une figure de la résistance régionale, mais aussi et surtout, le responsable, reconnu et unanimement respecté, du camp de la Délivrance, premier maquis vosgien ! Sans la remarquable enquête de terrain entreprise dans les années quatre-vingt-dix par le colonel Maurice Rives, retraité de l'infanterie coloniale et inlassable défenseur de la cause des tirailleurs⁽¹⁾, l'histoire d'Addi Bâ serait sans doute restée une simple légende locale, certes précieuse, mais sans réel fondement historique, de nombreux témoins essentiels ayant disparu depuis.

Né le 25 décembre 1913, à Pelli-Foulayabé (commune de Bomboli, cercle de Mamou, Guinée), Mamadou Hady Bah⁽²⁾ arrive en France autour de 1937-1938, avec la famille d'un percepteur colonial à la retraite, de retour en métropole. Il séjourne environ un an à Langeais (Indre-et-Loire), où quelques anciens se souvenaient encore, il y a quelques années, d'un jeune homme bien éduqué, serviable, parlant parfaitement le français, avant de rejoindre Paris, en 1939. Ses papiers

1)- Maurice Rives et Robert Dietrich, *Héros méconnus - Mémorial des combattants d'Afrique noire et de Madagascar*, édité par l'association française Frères d'Armes, Paris, 1993.

2)- Mamadou Hady Bah est l'orthographe africaine d'un nom bien malmené par l'administration française. La postérité a retenu Addi Bâ Mamadou et Addi Bâ.

militaires font état de la profession de cuisinier et le domicilient rue Geoffroy-Saint-Hilaire, où se trouve la Grande Mosquée, qu'il a certainement assidûment fréquentée. Si les archives de l'institution ne révèlent aucune trace de son passage, les notes manuscrites, en arabe, qu'il a laissées – des extraits du Coran, pour l'essentiel –, ainsi que de nombreux témoignages, attestent d'une indéniable ferveur religieuse. Il semble, par ailleurs, avoir conservé des contacts à la mosquée, puisque, quelques années plus tard (en 1941 ou 1942), il y aurait fait passer un message par l'intermédiaire d'une jeune couturière vosgienne, Berthe Laurent, qui suivait une formation dans la capitale.

En novembre 1939, le jeune Guinéen – qui n'est que "sujet français" – s'engage comme volontaire dans l'armée française, pour la durée de la guerre. Il rejoint bientôt le douzième régiment de tirailleurs sénégalais, basé à La Rochelle, et participe, à partir de mai 1940, à de terribles combats, dans les Ardennes et en particulier à Beaumont. Le 19 juin, son bataillon est acculé à Harréville-les-Chanteurs (Haute-Marne), après une résistance héroïque. Addi Bâ est fait prisonnier et transféré dans la ville toute proche de Neufchâteau. Il s'évade assez rapidement et se réfugie dans la forêt voisine de Saint-Ouen-les-Paray, où il rejoint d'autres tirailleurs en déroute. Durant les heures sombres de la débâcle, on retrouve sa trace dans différentes communes de la région (Sauville, Robécourt, Rocourt, Romain-aux-Bois), où la population lui vient en aide.

© D.R.

Au début de la guerre, Addi Bâ s'engage dans l'infanterie coloniale.

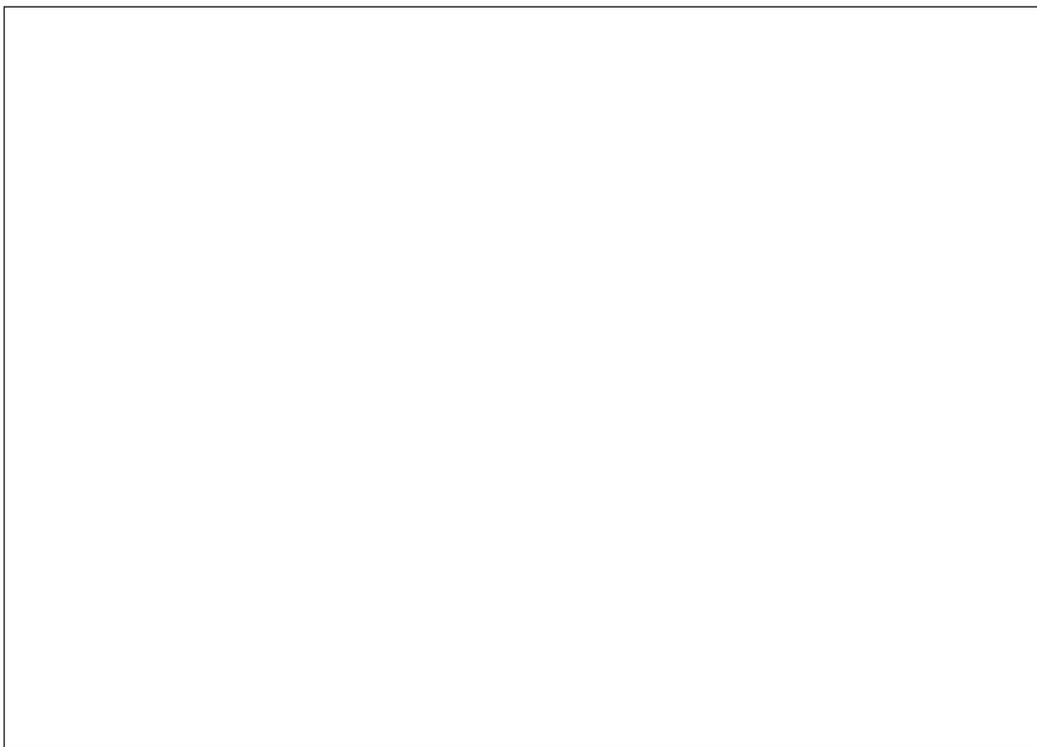
À la tête du maquis de la Délivrance

Fin 1940-début 1941, il s'établit finalement dans le petit village de Tollaincourt, où le maire, Louis Dormois, vétéran de 1914-1918 et résistant, lui fournit un toit et une identité de paisible commis agricole. "Addi Bâ n'a jamais travaillé aux champs, affirme Berthe Laurent. C'était un soldat. Il ne jurait que par l'armée française et n'avait qu'une idée en tête : continuer la guerre." Entré en contact avec les réseaux de résistance naissant, il participe à l'évacuation vers la Suisse d'une quaran-

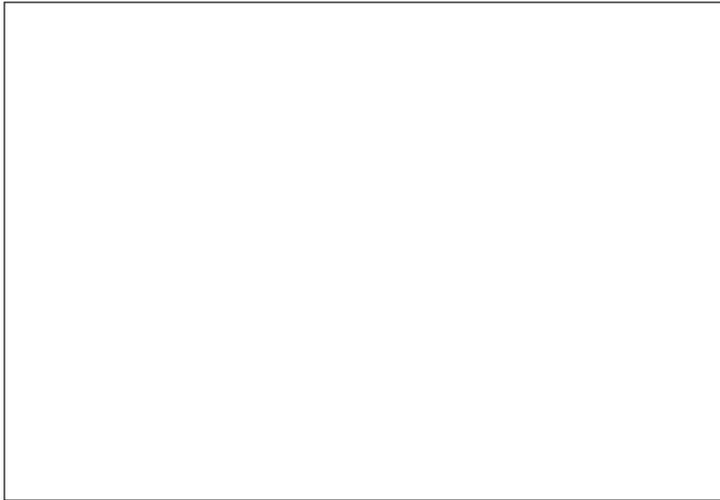
taine de tirailleurs en fuite, mais refuse de se joindre à eux. Si de nombreuses zones d'ombre subsistent quant à ses activités de l'époque – le cloisonnement systématique employé par la Résistance ne facilite guère le travail de recherches – il est avéré qu'il voyage beaucoup, participe à des réunions clandestines et à différentes missions, de renseignement et d'évacuation, comme l'atteste le témoignage du lieutenant Lawrence Walter Horne, aviateur britannique abattu dans la région le 7 novembre 1942 et convoyé, lui aussi, vers la Suisse par le résistant africain.

Il tisse surtout un incroyable réseau de relations dans un rayon d'une trentaine de kilomètres autour de Tollaincourt. *"Il avait la bougeotte, on le voyait partout, sillonnant le pays sur son vélo. Tout le monde le connaissait"*, se souvient Paul Barret, ancien réfractaire au Service du travail obligatoire (STO). Rien d'étonnant, donc, à ce que Marcel Arburger et Georges Froitier, les deux responsables locaux du mouvement Ceux de la Résistance, lui confient au printemps 1942 le soin d'organiser et de diriger le maquis de la Délivrance, installé dans la forêt de Martigny-les-Bains et destiné à accueillir les appelés au STO. De mars à juin, les effectifs du camp atteignent une bonne centaine de personnes. Deux annexes doivent être créées à Romain-au-Bois et Soulaucourt. Addi Bâ recrute, encadre, coordonne et assure, surtout, l'indispensable ravitaillement, s'approvisionnant chez les cultivateurs, les éleveurs, les meuniers et les commerçants du secteur.

En mars 1943, Addi Bâ participe à la création du premier maquis des Vosges baptisé "camp de la délivrance".



© D.R.



**“Un refuge
dans la guerre ?
à mon ami Addi Bâ
Mamadou.
Souvenir de Romain.”**

En juillet 1943, deux soldats allemands se présentant comme déserteurs intègrent le camp, pour disparaître quelques jours plus tard. Addi Bâ et les hauts responsables du maquis ordonnent immédiatement la dissolution du camp, par mesure de sécurité. De fait, le 15 juillet à l'aube, des troupes allemandes venues d'Épinal et de Belfort prennent le maquis d'assaut. Ils n'y trouvent qu'une demi-douzaine de retardataires malchanceux et un petit arsenal hétéroclite, datant vraisemblablement de la débâcle. Addi Bâ, qui, curieusement, ne s'est pas enfui, est arrêté dans sa maison de Tollaincourt. Blessé, il est transféré à la prison de La Vierge, à Épinal, où Marcel Arburger, interpellé à Dijon, le rejoint en août. Malgré la torture et les confrontations, ni l'un ni l'autre ne parleront. Il faut souligner qu'aucunes représailles n'ont été exercées dans les environs et que très peu d'arrestations ont été enregistrées dans les temps qui ont suivi. Après plusieurs mois de prison, les deux responsables du maquis sont condamnés à mort le 3 décembre 1943, pour “actes de francs-tireurs”, par la cour de justice de la *Feldkommandatur* 622 d'Épinal. Ils sont fusillés au matin du 18⁽³⁾.

“Addi Bâ n'a jamais travaillé aux champs, affirme *Berthe Laurent*. C'était un soldat. Il ne jurait que par l'armée française et n'avait qu'une idée en tête : continuer la guerre.”

Sur les traces d'Addi Bâ

Que reste-t-il d'Addi Bâ Mamadou, aujourd'hui ? Peu de traces, en apparence, hormis une tombe presque anonyme, à la nécropole nationale de Colmar et un nom, mal orthographié, gravé sur le monument du plateau de la Vierge, à Épinal. Depuis le début des années quatre-vingt-dix, deux communes françaises, Langeais (Indre-et-Loire) et La Vacheresse-La Rouillie (Vosges), village proche du maquis, ont honoré

3)- Le présent récit s'appuie largement sur le travail de Maurice Rives ; voir “Les tirailleurs malgaches et sénégalais dans la Résistance”, *H&M* n° 1158, octobre 1992. Il est complété d'informations que j'ai pu recueillir.

sa mémoire en lui dédiant un nom de rue. À la mi-décembre 2003, la commune de Tollaincourt, a inauguré à son tour une rue Addi-Bâ.

Originnaire par ma famille de ce village, j'ai, durant mon enfance, toujours entendu parler d'Addi Bâ, sans pour autant connaître le moindre détail de son histoire et de son engagement. On m'a raconté son irruption dans la vie du village, un beau jour de 1940, expliqué qu'il avait *"fait de la Résistance"*, et relaté les circonstances dramatiques de son arrestation, *"juste là, dans le verger; derrière sa maison"*, me racontait ma grand-mère en désignant l'endroit. Un événement qui a littéralement traumatisé la population. De lui, je n'ai longtemps rien su d'autre et j'ai mille fois feuilleté, sans comprendre, son vieux Coran et ses notes, en arabe, conservés par ma propre mère. Elle-même, qui n'avait que trois ans lorsqu'il fut fusillé, en parlait avec affection et émotion, comme on parle d'un oncle disparu trop tôt. J'ai ainsi grandi avec l'image incertaine d'un jeune héros

Les notes manuscrites
en arabe laissées par
Addi Bâ, essentiellement
des extraits du Coran,
attestent de sa ferveur
religieuse.

© D.R.

venu d'Afrique, mort pour la France, ou plutôt pour ce petit coin de campagne entre Vosges et Haute-Marne où plongent mes racines, et je n'ai cessé de nourrir, à son égard, un profond sentiment de reconnaissance.

Un article relatant de façon détaillée son parcours, paru en 1992 dans *L'Événement du jeudi*⁽⁴⁾, m'a enfin permis de découvrir, au-delà du mythe, un personnage historique, de chair et de sang, dont le souvenir dépassait largement le cadre de ma famille, de mon petit village vosgien. Je me suis promis de partir, un jour, sur ses traces, envisageant cette démarche comme un devoir, une responsabilité personnelle. Ce sentiment très fort fut encore accru lorsque je devins le dépositaire du fameux Coran, seul souvenir tangible d'Addi Bâ. Au devoir de mémoire s'ajoutait dès lors le projet, très hypothétique, de restituer à l'Afrique (mais à qui ? et comment ?) le livre doublement sacré. La venue en France, en juillet dernier, des deux représentants de la famille Bah, m'a permis de mener à bien ce rêve inespéré.

L'imminence de la cérémonie d'Épinal du 15 juillet 2003 m'a finalement décidé à entamer les recherches envisagées depuis si longtemps, mon objectif étant désormais d'explorer, dans la mesure du possible, une mémoire locale déjà largement défrichée par Maurice Rives. Au fil des témoignages, recueillis jusqu'ici, et en dépit des souvenirs imprécis, des récits parfois contradictoires, des polémiques, le visage d'Addi Bâ, sa personnalité, ses motivations se sont peu à peu révélées. L'image est floue et, à l'instar des rares clichés qui existent encore de lui, elle le demeurera sans doute. Mais la mémoire est sauve et bien des pistes restent à explorer.

“Il aurait pu faire une carrière politique”

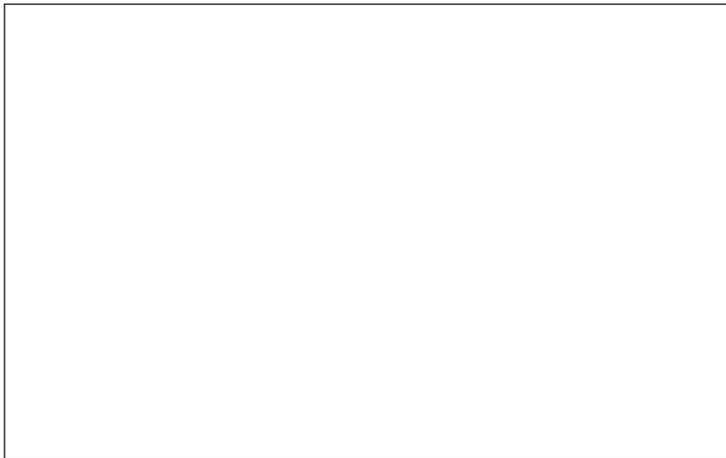
Les nombreuses rencontres que j'ai pu faire m'ont surtout révélé – à mon grand étonnement –, l'incroyable aura du personnage. Loin de se cacher⁽⁵⁾, il sillonnait la région à vélo, dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres, se présentant dans les fermes, communiquant avec les gens, n'hésitant pas à tancer les parents prêts à envoyer leur fils au STO. Il était invité aux communions et, dit-on, séduisait volontiers les jeunes filles ! S'il avait vécu, ai-je souvent entendu, il aurait pu faire une carrière politique, se faire élire maire ou conseiller général ! Qu'ils fussent alors enfants, adolescents, simples voisins ou résistants, tous les témoins ont au moins une anecdote à raconter à son sujet. Il est frappant de constater combien, aujourd'hui, son souvenir est vivant et consciencieusement préservé, non comme un fait historique, célébré sur la place publique, mais comme une histoire de famille, pieusement conservée dans les

Il est frappant de constater combien son souvenir est vivant, non comme un fait historique, mais comme une histoire de famille pieusement conservée, que l'on évoque lors des repas dominicaux.

4)- Philippe Sprang, “Un héros de la Seconde Guerre mondiale : Addi Bâ, résistant noir et musulman”, *L'Événement du jeudi*, 12 au 18 novembre 1992.

5)- À partir de la fin 1940, seuls quelques soldats allemands sont restés dans les environs de Lamarche, l'essentiel des troupes étant dirigé vers des zones plus urbaines. Addi Bâ bénéficiait, de surcroît, de la complicité de la gendarmerie.

Le 15 juillet 2003,
le secrétaire général
de la commission nationale
de la Résistance remet
la médaille de la Résistance
à deux neveux d'Addi Bâ
retrouvés en Guinée.



© D.R.

6)- *Mémorial : 1939-1940, le long martyrologe vosgien*, édité par l'association Entente Résistance Internement Déportation – Vosges, éd. Crimée, Paris, 2002.

albums photos et que l'on évoque lors des repas dominicaux. À la Rouillie, un ancien passeur du maquis, recruté par ses soins alors qu'il n'avait que dix-huit ans, s'endort chaque soir sous le portrait en pied d'Addi Bâ, en uniforme et sabre au clair ; à Neufchâteau, une ancienne voisine de Tollaincourt complète pour elle-même, au stylo bille, avec ses propres souvenirs, la page qui lui est consacrée dans le *Martyrologe Vosgien*⁽⁶⁾ ; *"On y pense tous les jours. Tenez, on en parlait encore hier"*, me confient trois sœurs, dont les souvenirs d'enfance à Tollaincourt sont profondément marqués par les petits cadeaux et les petites attentions du jeune Africain à leur égard. *"C'était l'enfant du pays. Il s'est intégré à une vitesse incroyable, précise l'une d'elles. Il était tellement ouvert, simple, gai. Il prenait à cœur les problèmes des gens, sans parler des siens. On n'était que des gosses, mais on se sentait compris par lui."*

Avec le temps et les générations, la mémoire d'Addi Bâ perdra inévitablement en acuité et en émotion – combien de larmes, à l'évocation de son nom ! Mais le fatalisme affiché par l'écrivain malien Amadou Hampaté Bâ dans sa fameuse citation *"Un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle"* trouve fort heureusement ses limites dans les commémorations, la recherche, l'écrit, l'enseignement. Outre la reconnaissance, c'est là aussi que réside le sens d'une décoration à titre posthume, comme celle qui vient d'être attribuée à Addi Bâ. Il n'est jamais trop tard. L'histoire tient finalement parfois à si peu de choses. ◀

H&M
A PUBLIÉ

Armelle Mabon, "Les prisonniers de guerre coloniaux durant l'occupation en France"
▶ Dossier *L'héritage colonial. Un trou de mémoire*, n° 1228, novembre-décembre 2000

Philippe Dewitte, "Des tirailleurs aux sans-papiers : la République oubliée"
▶ Dossier *Immigration, la dette à l'envers*, n° 1221, septembre-octobre 1999

Maurice Rives, "Les tirailleurs malgaches et sénégalais dans la Résistance"
▶ Dossier *Mémoire multiple*, n° 1158, octobre 1992

Philippe Dewitte, "La dette de sang"
▶ Dossier *Aux soldats méconnus. Étrangers, immigrés, colonisés au service de la France*
N° 1148, novembre 1991